

Beauduc : l'utopie des gratte-plage

• **Laurence Nicolas** *

*Docteur en anthropologie, chercheuse associée au DESMID
CNRS - Université de la Méditerranée*

Le littoral camarguais est le théâtre de conflits d'appropriation de l'espace entre des campeurs, des cabaniers qui investissent ses plages depuis plusieurs décennies, les pouvoirs publics et les institutions de protection de la nature. L'objet de la thèse porte sur un regroupement de cabaniers et de caravaniers installés sur la pointe de Beauduc, à l'est du littoral camarguais, auquel on accède par une piste cahoteuse de douze kilomètres. En 1995, 454 installations à demeure sur le site rassemblaient en pleine saison d'été entre 1700 et 2000 individus, pour la plupart issus de couches populaires locales. Ces installations de type cabanon, caravane-cabanon ou encore bus-cabanon se répartissaient en trois zones distinctes, formant trois quartiers : Beauduc village, Beauduc nord et Beauduc plage.

Cette distribution spatiale obéit ici à une sorte de gradation progressive dans l'installation et l'occupation de l'espace – du précaire, du léger et du saisonnier vers le fixe, le solide et le permanent – et décline donc l'habitat essentielle-

ment de ce point de vue. (Un peu suivant l'image que nous suggère le conte bien connu des trois petits cochons et de leurs trois maisons.) Simple caravane et son auvent de canisse dans Beauduc plage, installation plutôt temporaire, frêle et parfois chancelante, surtout lorsqu'elle se sédentarise ; caravane-cabanon ou bus-cabanon moins vulnérables ou périssables de Beauduc nord, et cabanons plus aboutis, plus hardis et moins contestés du quartier du village. Les cabanes de Beauduc témoignent également d'un rapport à la nature dont les formes de l'habitation, le type d'organisation sociale, les pratiques de prélèvement des ressources naturelles et d'échange ainsi que la tradition orale constituent différents aspects et fondent une expérience sociale originale. Le processus identitaire sous-jacent à cette expérience, qui s'appuie sur les notions de coutume, de tradition, de patrimoine, est mis en question avec l'éradication engagée, depuis quelques années, d'une part importante des cabanes.

* *Dynamique Ecologique et Sociale en Milieu Deltaïque, UMR Espace 6012,
1 rue Parmentier, 13200 Arles
Laurence.b.nicolas@wanadoo.fr*

La méthode

Observation directe, parfois participante, non dénuée d'empathie, corpus d'entretiens, relevés ethno-architecturaux d'installations familiales, ont formé l'essentiel de la méthode de travail de cette thèse. Un autre paramètre d'importance, constituant en soi un choix méthodologique, est la longueur de temps sur laquelle s'est déroulée cette observation ethnographique du groupe concerné, puisque treize années de terrain m'ont semblé nécessaires et justifiées pour mener à bien cette thèse. La problématique choisie dès le départ fut à l'origine même de cette longueur de temps.

La problématique

Elle s'appuie de manière centrale sur la théorie développée par V. Turner dans son étude sur le phénomène rituel (1990). J'ai très vite opté pour ce choix théorique à partir duquel je me suis livrée à l'interprétation de ce qui m'était donné d'observer, afin de percer à jour et de cerner précisément le processus social à l'œuvre. La problématique générale du travail s'est donc articulée autour de l'axe théorique développé par V. Turner et que constituent ces allers-retours constants entre "communitas" et "structure". Mais ce n'est pas tant dans l'opposition des deux options sociétales, ni même suivant un processus évolutif entre les deux termes qui représenterait alors deux stades, mais plutôt dans un va-et-vient entre les deux pôles que se dévoilent toute la richesse et l'intérêt que révèle une telle confrontation. Pour résumer succinctement, la *communitas* est un hors temps, un espace de suspension des hiérarchies ordinaires qui permet une revitalisation de la relation sociale, du lien social, et qui autorise un vivre ou un être ensemble sensiblement différent où la position de l'individu n'est plus soumise à ce qui le détermine par ailleurs. Un ailleurs qui est donc la structure, la société globale, formelle et déterminante qui classe, divise et, d'une certaine façon, sépare les individus les uns des autres selon une échelle, des critères et des modalités sur lesquels ils ont peu, voire aucune prise, et qui sont déterminés par la position sociale, la sphère économique, juridique et

politique. La *communitas* est donc là où la structure sociale n'est pas, dans ses interstices, sur ses marges ou ses bords extérieurs, sur ses échelons les plus bas. Elle est partout où la relation sociale se noue et se déroule sans qu'intervienne le jeu des positions et des statuts. C'est, nous dit V. Turner, en citant le poète anglais W. Blake, « *l'instant ailé au moment où il s'envole* ». Sorte de grâce où l'on se trouve les uns avec les autres, confronté intégralement et directement les uns aux autres, sans que la question de la différenciation sociale, du statut économique et politique ne vienne, en quelque sorte, brouiller ou influencer la scène sociale, mais où les individus sont davantage mus par un même enthousiasme, une même passion, une même expérience sociale, lors de ces regroupements, provisoires en l'occurrence, ceux qu'autorisent les cabanons de Beauduc.

En Camargue, Beauduc est une véritable "institution", un corollaire de la vie sociale en tant qu'activité de loisir, ou une pratique ordinaire de nature pour nombreuses personnes issues des couches populaires locales. S'agit-il d'une activité de loisir entrant dans la classe « *mimétique* » ou « *cathartique* » ? En d'autres termes, et suivant l'analyse de N. Elias & E. Dunning (1994), participe-t-on à cette activité pour jouer à, pour imiter, dans un cadre imaginaire, quelque chose ou quelqu'un, ou les deux à la fois, ou s'agit-il de trouver, à travers elle, un effet libérateur, purificateur, compensatoire ?

Pour l'examen de notre objet d'étude, nous avons retenu les points suivants que N. Elias dégage du spectre du temps libre : le relâchement public et collectif de la contrainte routinière des émotions, l'importance des décisions et des choix individuels, le degré moindre de la coercition sociale, l'excitation et la montée agréable d'émotions et enfin l'expérience de défiance à l'égard des règles. Nous avons également retenu l'idée de normes particulières déployées au sein de cette sphère d'activité, tant il nous est apparu qu'à l'instar de ce qu'évoque N. Elias, le phénomène Beauduc se révélait riche en termes de production et de création de normes et de valeurs, de type règles du jeu, c'est-à-dire relativement souples et variables, comme en perpétuelle production ou évolution et, en tous cas, liées fortement à la structure (ou

à son absence) de la société. En témoignent, tout particulièrement, les règles qui président à l'organisation et à la dynamique de l'habitat beauducois.

Les loisirs, du point de vue de N. Elias, constitueraient une enclave, une poche de résistance au sein du processus de civilisation, surtout sur le plan émotionnel ; la question posée a donc porté sur la fonction relative de telles enclaves. Celle-ci doit être cherchée du côté du ressourcement apporté par l'exercice du loisir et, au vu des caractéristiques précitées qui s'y rattachent, dans le cadre d'une société à fort contrôle, cet affaiblissement, ainsi rendu possible, n'est pas sans éveiller le risque d'une forme de dissidence à l'égard du pouvoir de contrôle social, au niveau de l'individu ou de l'ordre social en général, et cet aspect est particulièrement saillant dans notre objet de recherche. Le caractère polémique de ce regroupement balnéaire porte partiellement, en effet, sur l'impossibilité de l'exercice du contrôle social.

L'historien A. Corbin (1995), dans son étude collective sur l'avènement des loisirs, nous a également fourni d'autres pistes de réflexion. La première nous est offerte dans l'article d'A.-M. Thiesse (1995) analysant la faible visibilité des loisirs populaires, et qui évoque l'idée de « *temps dérobés* » dans la perception de ce temps pour soi qui émerge à la fin du XIXe siècle pour les classes laborieuses. Ce temps pour soi, circonscrit socialement, présente la particularité de n'être pas radicalement séparé de la sphère du travail, contrairement à celui des élites. D'autre part, se pose de manière récurrente la question de la légitimité d'une pratique spontanée et populaire de loisirs. Enfin, ce n'est que dans les générations nées après la seconde guerre mondiale qu'on observe la reconnaissance d'un temps pour soi. Notre objet d'étude en témoigne sous ces trois aspects, puisque ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale que Beauduc, en tant que phénomène populaire de loisirs, va connaître sa véritable expansion, tout en conservant cette dimension temporelle dérobée et ce caractère passablement illégitime de la pratique.

Enfin, notre objet s'inscrit aussi dans ce champ social plus large par la typification même de la figure populaire de loisir qui le caractérise ; en

effet, la pêche à la ligne et la pêche dans tous ses états, si j'ose dire, constitue la pratique centrale de la sphère beauducoise des loisirs. « *La pêche à la ligne s'impose bien comme la pratique la plus aisément identifiable aux figures masculines d'un temps pour soi, tel qu'il a pu être vécu au sein du peuple* » (Corbin, 1995, p. 340). Cette forme de loisir, nous dit A. Corbin, est associée à la liberté et à l'égalité : « *Mythique société égalitaire, au sein de laquelle chacun peut librement faire usage des productions de la nature* » (*Ibid.* p. 333). Mais là où Beauduc se particularise, c'est sans doute par la mixité – ou plutôt la répartition –, au sein même de la population concernée, de l'ensemble de ces pratiques halieutiques, car hommes, femmes et enfants partagent ensemble cette passion de la pêche.

Les résultats

Le cabanon

Le cabanon se soumet difficilement à une tentative de définition ; plus qu'un objet, il apparaît surtout comme le siège d'usages et de pratiques : « *ce qui fait le cabanon, ce n'est pas la chose dont on use, mais l'usage qu'on en fait* » (Gontier, 1991, p. 23). D'où il résulte une extraordinaire variété de types et de formes que ne dément pas notre exemple. Mais peut-on pour autant faire l'économie d'une définition ? Certes, on ne peut réduire le cabanon à l'objet, c'est davantage l'usage qui en règle la forme : cabane d'été, frêle et aérée pour ceux qui en usent seulement durant leurs vacances estivales, cabanon confortable et plus protégé pour ceux qui y vivent ou y viennent toute l'année. D'autre part, le fait que la modeste demeure sera utilisée surtout par une femme, veuve et âgée, et sa famille, ou par un homme qui y vient le plus souvent seul, lui conférera à coup sûr une allure différenciée, plus ou moins spartiate, plus ou moins soignée et décorée. Le cabanon n'en reste pas moins, au final, un objet matériel que l'on pourrait situer, dans notre cas précis, à la croisée de l'objet technique et de l'objet esthétique. Fabriqué à partir de produits ou de matériaux le plus souvent récupérés, soustraits de leur fonction initiale et affectés à d'autres usages "pratiques", le cabanon devient ainsi une possession, au sens d'une création, même s'il

n'offre (ou parce qu'il n'offre) qu'un résultat de bricolage approximatif, à effet esthétique plus ou moins probant (mais de quel point de vue ?) et intégralement maîtrisé, d'un bout à l'autre, par son concepteur-réalisateur. C'est dans ce processus de réappropriation matérielle et technique par le sujet, que se situe le sentiment de la possession-crédation de l'objet cabanon, relié et relatif au sujet, qui, ce faisant, le place à la croisée de l'objet technique et de l'objet esthétique. De fait, le cabanon "sert" de siège à un ensemble de "pratiques" techniques et sociales et a pour "fonction" concrète d'abriter une unité familiale, mais dans le même temps il exprime une dimension symbolique et esthétique qualifiant d'une part la relation de l'homme à l'habitat et, d'autre part, son rapport sensible au monde. Tour à tour, poétique, cynique, subversif, décapant ou incongru, le cabanon en tant qu'objet technique et matériel, reflète une dimension esthétique à forte valeur métaphorique, en ce qu'il permet une certaine expérimentation de formes, d'associations et de configurations techniques relatives à l'habitat et en ce qu'il autorise une certaine affirmation ou confirmation de soi.

Contrairement à l'objet technique, la culture « accorde droit de cité dans le monde des significations » (Simondon, 1958, p. 10) à l'objet esthétique ou à l'objet sacré. Selon G. Simondon, ce qui qualifie l'objet esthétique procède de son insertion dans le monde, contrairement à l'objet technique qui ne s'insère pas mais qui peut agir et fonctionner partout, en tenant compte, bien entendu, des enseignements de l'ethno-technologie qui a démontré les exigences culturelles, sociales et symboliques de l'action technique. Cette notion d'insertion est donc bien relative à la sensibilité aux lieux et aux moments dans lesquels l'objet esthétique et/ou technique s'inscrit. De sorte qu'il est encore et sera toujours question d'appréciation dictée par la culture. C'est d'ailleurs peut-être dans ce sens que G. Simondon présente cette dernière plus comme limite que comme créatrice (*Ibid.* p 181). L'objet esthétique que constitue le cabanon serait-il en définitive, un peu au sens où le définit B. Latour, un *objet hybride*, convoquant l'humain et le non humain ? Largement constitué, en effet, d'objets techniques, indus-

triels, disparates, il leur confère un nouveau statut esthétique, dans cette nouvelle composition-affectation qui est la leur, en devenant un cabanon, mais qui ne pouvait leur être accordé lorsqu'ils étaient encore à l'état "inerte", disparates, séparés du monde et de l'humain où ils sont maintenant réunis par le biais de cet audacieux détournement. Dans ces conditions, c'est précisément la vertu esthétique du cabanon que de rendre aux objets un "nouveau mode d'existence" et ce n'est peut-être pas un hasard qu'il leur soit rendu surtout par ceux, ouvriers et artisans, qui ont, durant leur vie professionnelle, continuellement manipulé ces objets techniques, travaillé avec, et appris à les aimer et à se les approprier.

Lorsque ces objets sont à nouveau "abandonnés" par l'homme, ils redeviennent cette matière "inerte" qui soudain ne s'insère plus dans le monde ou dans le milieu : « *L'objet technique n'est pas beau dans n'importe quelles circonstances et n'importe où ; il est beau quand il rencontre un lieu singulier et remarquable du monde (...) l'objet technique est beau quand il a rencontré un fond qui lui convient, dont il peut être la figure propre, c'est-à-dire quand il achève et exprime le monde* » (Simondon, 1958, p. 185). Y a-t-il plus belle définition de la qualité esthétique du cabanon ? Corroborant ainsi les critères esthétiques de l'objet technique, défini comme beau lorsqu'il se situe dans l'action technique, le cabanon peut aussi être considéré comme tel, dans la mesure où il incarne « *le point-clé de la vie collective individuelle* ». Ainsi, rendu beau par la réalité humaine qui le porte, l'activité sociale qui le sous-tend, mais également la portée symbolique et l'imaginaire dont il témoigne, le cabanon en tant qu'objet esthétique, cette fois, remplit une fonction de réunification, entre niveau matériel et immatériel, individu et collectif, profane et sacré.

Le rapport à la nature

Concernant les caractéristiques qui définissent le rapport à la nature ici entretenu (Barthélémy & Nicolas, 2002), l'action de prélèvement des ressources correspond à une étroite union, à une expérience d'immersion immédiate dans la nature. L'essentiel des activités de nature des Beauducois est tourné vers les ressources du

milieu. La pêche et le ramassage des coquillages, effectués tout au long de l'année, constituent sans doute les deux usages les plus pratiqués à la fois par les deux sexes et toutes les classes d'âge. De ces activités prédatrices dérive d'ailleurs le sobriquet collectif et évocateur de *gratte-plage*. Lorsque « *le temps est aux palourdes* »¹, l'anse située entre la Pointe et le Grau de Beauduc, où est installée la station de pompage des Salins, est "envahie" de gratte-plage. Le corps penché au-dessus de la surface de l'eau, le bras armé d'un seau, parfois d'une fourchette à palourdes et d'une bouteille remplie d'huile et d'eau de mer pour lisser à l'aide de quelques gouttes les rides d'eau ou les vaguelettes qui se forment sous l'effet de la brise, le gratte-plage est prêt à ramasser les coquillages dès qu'il aperçoit les deux trous rapprochés que dessinent, sur le fond, les deux siphons de l'animal lui permettant d'inhaler et d'exhaler l'eau de mer, d'en filtrer les particules et de s'en nourrir.

Les postures physiques de certains individus évoquent ainsi celles des échassiers, hérons, aigrettes ou flamants, plus emblématiques de la Camargue, qui se nourrissent aussi en fouillant les fonds marins et lagunaires. C'est de cette même action, exercée par les hommes et les femmes qui ramassent les coquillages, que provient le sobriquet collectif : les gratte-plage, dont s'affublent ironiquement entre eux les Beauducois. Ce plaisir clairement affiché, de gratter, de fouiller et triturer cette matière molle et douce des fonds sableux qui tapissent l'anse de Beauduc, les transforme donc, l'espace de la belle saison, en sorte d'hommes-fouisseurs. Ce sont toutefois les femmes qui s'adonnent le plus régulièrement et en plus grand nombre à cette activité.

« Moi j'adore grattouiller, j'aime chercher, j'aime... mmh... Je sais pas moi... C'est inné. Je sais pas, j'aime ça moi, j'aime le sauvage... Les palourdes, j'aime les faire, et puis je veux dire, il vient me chercher mon mari là-bas, quand je pars je lui dis : dans une heure je suis là. A cinq ou six heures je suis toujours là-bas. Je me régale, je me régale ! De les trouver de les chercher, je fais des kilomètres dans l'eau,... Je me régale de les chercher c'est comme ça, je suis comme ça. Y'en a beaucoup d'autres comme

ça...» (Extrait d'entretien avec une femme beau-ducoise de 80 ans).

Ramasser les palourdes est tout à la fois une activité de nature et de sociabilité. C'est souvent dans ces occasions que l'on apprend les "nouvelles", celles des uns et des autres, et plus largement celles concernant Beauduc. Lorsqu' *il fait un temps à palourdes*, on est à peu près sûr de rencontrer dans cette anse des connaissances beau-ducoises. Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est d'une activité féminine que dérive cette appellation collective ; la femme est généralement perçue plus proche de la nature (Verdier, 1979). Gratter la plage est donc ce qui définit le Beauducois, et cette action imagée désigne le type de contact direct sur le milieu qui est recherché et valorisé, un rapport à la nature qui devient un identificateur de groupe.

Trois caractéristiques majeures définissent cette relation homme/nature :

a) Un contact quasi corporel au milieu naturel ou au moins manuel : la relation à la nature n'est pas passive, il s'agit de "faire corps" avec elle, tous les sens sont mobilisés par ce contact, et lorsqu'il y a médiation technique entre l'individu et le milieu, celle-ci est généralement issue d'un savoir-faire manuel;

b) L'adéquation entre les pratiques de pêche et les rythmes naturels des espèces convoitées : l'adaptabilité des pratiques ordinaires au milieu naturel aboutit à une forme de naturalisation du social. Ce n'est plus seulement l'individu qui se fonde dans la nature mais la pratique collective qui en épouse les formes, se plie à ses contraintes, suit ses aléas;

c) La médiation culinaire : il s'agit cette fois d'incorporer la nature par le biais des ressources qui y sont prélevées, de les ramener dans le groupe et de les partager dans un "entre soi alimentaire".

Le sobriquet collectif de gratte-plage s'étend à d'autres activités de "grattage" comme la récupération d'objets et de matériaux destinés, par exemple, à l'habitat, et par conséquent à un certain type de comportement que caractérise une réactivité incorporée, spontanée, immédiate et opportune dans toutes sortes de situations où la récupération peut s'exercer : que ce soit par rapport aux ressources du milieu mais aussi par rapport à l'espace, dans le cadre de son appro-

priation, ainsi que dans différentes situations sociales dans lesquelles l'activité d'échange occupe un rôle de premier plan.

La relation sociale

L'intérêt de la situation beauducoise réside également dans le fait que le social s'y présente dans sa forme brute et donne ainsi la possibilité d'étudier des processus élémentaires d'agrégation – de l'ordre de la socialité primaire – mais dépassant également cette sphère pour s'orienter vers des processus idéologiques et politiques contribuant à former des collectifs plus larges, plus aboutis ou, au contraire, n'y parvenant pas. Bien évidemment la présence humaine beauducoise s'appuie sur des relations sociales déjà existantes, relations de parenté ou relations amicales nouées le plus souvent dans la sphère professionnelle (les collègues de travail) ou dans la vicinalité (voisins à la ville et à la mer). Mais cela suffit-il à faire fonctionner une société ? La production du social nécessite forcément le recours à des formes plus ou moins élaborées et empruntant des chemins plus ou moins balisés, dès qu'il s'agit de s'organiser en commun et, plus encore, lorsqu'il s'agit de se "défendre" ou de "légitimer" sa présence sur un territoire et donc de produire un argumentaire. La nécessité de l'organisation sociale naît ici de la conjugaison de ces deux contraintes, vivre en commun et rendre viable cette expérience collective aux yeux de la structure.

L'utopie des gratte-plage

Par ailleurs, Beauduc n'échappe pas à la contemporanéité du phénomène balnéaire, même si la dimension historique et culturelle et plus encore identitaire fait ressembler, malgré tout, ce lieu à une sorte de "terroir de pratiques sociales" où le mythe du village de pêcheurs n'est pas complètement une idée reçue : « *A l'image de ses habitants, ce village "primitif" pour être authentique, se doit d'être toujours petit, simple, modeste ou parfois pire* » (Urbain, 1994, p. 58). Beauduc symbolise en effet une plage qui appartient encore aux pêcheurs, non débarrassée de ses travailleurs et où la séparation avec les baigneurs n'est pas effective², ni en ce qui concerne les pêcheurs à pied – les telliniers³ –, particulièrement nombreux, ni en ce

qui concerne les pêcheurs en mer, certes de plus en plus rares, mais qui mouillent leurs bateaux à la sauvage dans la rade non aménagée où se mêlent les "vacanciers". C'est ainsi qu'un curieux mélange de genres s'observe en saison, où se télescopent diverses populations, et surtout différents usages de la plage qui s'apparentent plus à la balnéarité contemporaine. Nos gratte-plage perdent alors en visibilité (si ce n'est par leurs installations encore debout) au profit d'usagers tels les simples baigneurs ou les *kite-surfeurs*.

Cependant les ressorts anthropologiques que révèle la plage, « *réalité culturelle à part entière, digne d'ethnologie* » (Urbain, 1994, p. 44) et que décrit cet auteur, demeurent et peuvent parfaitement s'appliquer à notre exemple. Il en va ainsi de son caractère liminal à forte valeur initiatique : « *elle rend possible la restauration de relations physiques et sociales élémentaires, fondées sur des expériences sensorielles, des cénesthésies et des convivialités primitives. Celles-ci font de la plage un espace initiatique particulier* » (*Ibid.* p. 246).

Egalement en ce qui concerne les différentes formes de partage de l'espace telle l'irrédentisme, ou le grignotage incessant du terrain, les déplacements d'installation, la valeur refuge de l'habitat et son caractère apparemment rudimentaire et précaire qui camoufle mal un "désir" de dur, de durable et de territorialité

Le cadre de la plage contemporaine se déroule le plus souvent, du moins idéalement, sur « *une étendue vierge, extra-culturelle, sans mémoire, et propice de ce fait à la consommation symbolique d'un degré zéro de sociabilité, sans histoire ni tradition* » (*Ibid.* p. 312) ; or même si Beauduc constitue cette table rase au lendemain de la guerre favorisant, sans doute, l'installation plagiste, il est aussi un "littoral identitaire" ou des "natifs" se mélangent aux vacanciers. C'est ainsi que Beauduc constitue assez magnifiquement une utopie du rivage, celle des *gratte-plage*, par son caractère sauvage, sans aménagement plagiste ou urbain d'aucune sorte si ce n'est celle, "sauvage" et spontanée, des cabaniers qui peuvent jouer à leur aise tout à la fois les Robinsons et les Vendredis. Il y a fort à parier qu'un processus d'aménagement de cet

espace viendrait considérablement changer la charge imaginaire de ce lieu, car : « *on ne robinsonne pas de la même façon face à une mer toujours plus constellée de bouées balisant un labyrinthe de chenaux réservés entre lesquels se trouvent délimités des carrés de baignade. C'est alors la ville qu'on prolonge sur les flots, avec ses espaces piétonniers, ses voies et ses couloirs à véhicules déterminés ! On règle une circulation, c'est-à-dire la vie d'une cité et non plus celle d'une île. Certes, on évite querelles et accidents. Mais on trahit une utopie du rivage en raturant son image* » (Ibid. p. 315).

De même, durant cette expérience régulièrement recommencée, se “relâcher” dans sa tenue vestimentaire, son comportement, son langage, son habitat, conduit à une “libération” du corps et de l'esprit, évoquée comme un “ressourcement”. Ce dernier s'accompagne d'un sentiment de retour à la “vie sauvage”, à un mythique paradis perdu où l'individu, dépouillé symboliquement de tout, ou presque, ce qui fait référence à l'ordre de la structure sociale, provisoirement suspendue, peut endosser un nouveau statut au sein de la *communitas*. C'est d'ailleurs ainsi que cette expérience sociale revêt un caractère dangereux ou anarchique qui en appelle à l'encadrement rituel (Douglas, 2001), et qui dérange ceux que concerne le maintien de la structure, de son ordre social et moral, de son pouvoir, semble-t-il déjoué par la *communitas*. Cette dernière privilégie un certain type de relation sociale basé sur le “tu”, la confrontation directe, le franc-parler, et engage ainsi les hommes tout entiers en relation les uns avec les autres, leur offrant ainsi un caractère d'unité et de complétude. Turner (1990, p. 126) écrit à propos de la *communitas* : « *on la tient presque partout pour sacrée ou “sainte”* » pour ses vertus de transgression, de dissolution, pour ses pouvoirs, pour l'émotion et la passion qu'elle suscite, pour les “énergies instinctuelles” qu'elle libère... Et c'est ce mode particulier de participation sociale que permet la liminarité qui ouvre sur une dimension plus politique du “rituel” et qui invite à évoquer la notion d'utopie, mais une utopie pratiquée, à la “bonne franquette”, qu'évoque de manière concrète et convaincante le surnom de *gratte-plage* de ses adeptes.

- 1 L'expression « *Il fait un temps à palourdes* » désigne une journée calme et sans vent où la surface de l'eau immobile et transparente laisse facilement entrevoir les trous des coquillages.
- 2 Contrairement au reste du littoral (cf. Urbain, 1994, p. 69).
- 3 Les telliniers sont les pêcheurs à pied qui s'adonnent au ramassage de la telline, délicieux petit coquillage bivalve enfoui sur les bancs de sable le long de la côte.

Références

- Barthélémy, C. & Nicolas, L. (2002). Pêcheurs amateurs du Rhône à la mer, des pratiques ordinaires de nature au défi de la gestion environnementale. *Europea*, VIII, 1-2.
- Corbin, A. (sous la dir.) (1995). *L'avènement des loisirs, 1850-1960*. Paris : Aubier.
- Douglas, M. (2001). *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou* (1^{ère} éd. 1966). Paris : La Découverte.
- Elias, N. & Dunning, E. (1994). *Sport et civilisation – la violence maîtrisée*. [Quest for Excitement : sport and leisure in the civilizing process (1986). Oxford : Blackwell.] Paris : Fayard.
- Gontier, C. (1991). *Le cabanon marseillais – images et pratiques*. Marseille : Centre d'Etudes, de Recherches et de Formation Institutionnelles du Sud Est (CERFISE).
- Simondon, G. (1958). *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris : Aubier.
- Thiesse, A.-M. (1995). Organisation des loisirs des travailleurs et temps dérobés (1880-1930). In A. Corbin (sous la dir.), *L'avènement des loisirs, 1850-1960* (pp. 302-322). Paris : Aubier.
- Turner, V. (1990). *Le phénomène rituel : structure et contre-structure* [The Ritual Process : Structure and anti-Structure (1969). New-York : Aldine.] Paris : Presses Universitaires de France.
- Urbain, J-D. (1994). *Sur la plage. Mœurs et coutumes balnéaires*. Paris : Payot.
- Verdier, Y. (1979). *Façons de dire, façons de faire - La laveuse, la couturière, la cuisinière*. Paris : Gallimard.

Faire Savoirs

Sciences humaines et sociales en région PACA

n° 7 décembre 2008

12,50 €

L'île de la Réunion : regards contemporains

Coordination : Philippe Vitale

A partir du 1er décembre 2008 :

Le Numéro 7, "L'île de la Réunion : regards contemporains" de la revue FAIRE SAVOIRS est en vente au prix de 12,50 €

A Aix-en-Provence : Librairie VENTS DU SUD

7 rue Maréchal Foch, 13100

Tél. 04.42.23.08.38

A Marseille : Librairie L'ODEUR DU TEMPS

35 rue Pavillon, 13001

Tél. 04.91.54.81.56

A Nice : LIBRAIRIE DES ETUDES ET DES ARTS QUARTIER LATIN

30 avenue Saint-jean Baptiste, 06000

Tél. 04.93.80.29.36.

Vous pouvez également le commander directement en envoyant un chèque de 15,50 Euros (port compris) à l'ordre d'AMARES, à l'adresse suivante :

FACULTE DE LUMINY case 901

Revue FAIRE SAVOIRS

Département des Sciences Humaines

13288 Marseille cedex 9

Numéros encore disponibles à la même adresse :

- Numéro 5 Ville et intégration : le creuset marseillais (12 Euros, port compris)
- Numéro 2 Camargues (10 Euros, port compris)